

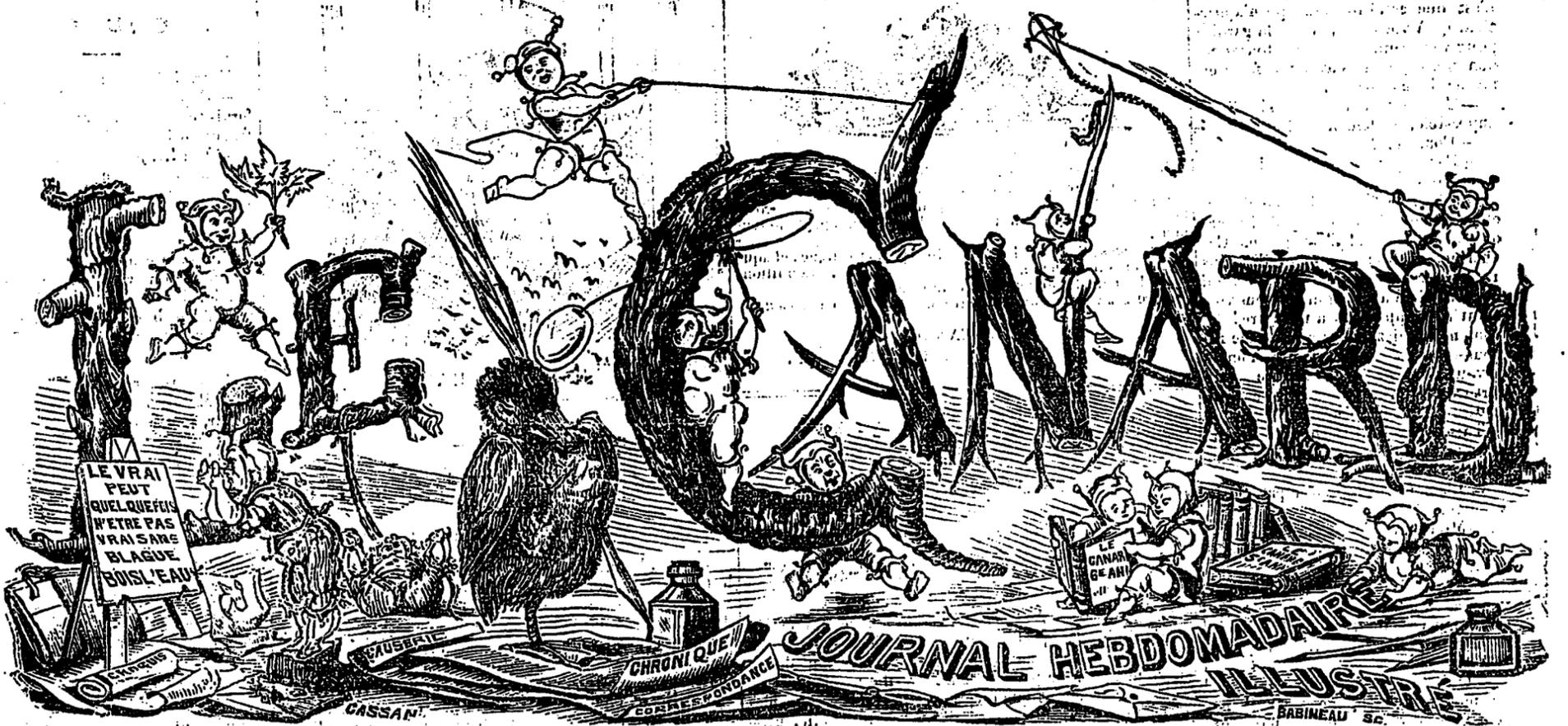
## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



**T. BEAUGRAND**  
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :  
..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :  
35 St. Gabriel.

**LADEBAUCHE**  
Rédacteur-en-chef.

**LE GRAND TONIC RENFORCISANT DU JOUR**  
ET...  
**LE GRAND TONIC RENFORCISANT DU JOUR**

**FEUILLETON du CANARD**  
**LE SIRE DE LUSTUPIN**  
Par ERNEST CAPENDU.

(Suite.)  
Monsieur de Céranon, — dit-elle d'une voix nette, — vous voulez que je sois votre femme, n'est ce pas ?  
— Cette union projetée sera pour moi la réalisation de mon plus doux rêve, — répondit le baron de Céranon.  
— Pourquoi ?  
— Parce que je vous aime !  
...Monsieur !  
— Oui ! je vous aime, Catherine, — dit Céranon avec passion, — je vous aime de toute la force de mon âme et de mon cœur...  
Catherine haussa dédaigneusement les épaules.  
— Et moi ! — dit-elle, — je ne vous aime pas.  
— Pourquoi ? — demanda Céranon.  
— Je ne sais... mais je ne vous aime pas, — répondit Catherine du même ton froid et sérieux qu'elle avait pris. — Je ne vous aime pas, monsieur de Céranon, et je crois de ma dignité de vous parler avec cette franchise. Je vous épouserai parce qu'il faut que je vous épouse...  
Catherine accentua avec insistance le mot : *il faut*, puis, continuant avec un peu d'altération dans la voix :  
— Je vous épouserai, soit, mais je vous épouserai sans amour.  
Céranon la regarda avec cette finesse de vue des hommes du palais :  
— Est-ce une menace ? — dit-il.  
...Non, — répondit Catherine, — c'est une loyale expression de ce que je ressens.  
— Me haïssez vous donc ?  
— Pourquoi vous haïrais-je ? Vous ne m'avez jamais fait de mal ; vous ne m'avez fait même que du bien.



**Au bout du fossé la culbute.**

— Alors, si vous ne me haïssez pas mademoiselle, l'espoir ne saurait s'effacer de mon cœur.  
Catherine secoua la tête :  
— N'espérez pas ! — dit-elle. — Je le sens, je ne vous aimerai jamais.  
**XXXVII**  
**L'EXPLICATION (suite)**  
— Permettez-moi de chercher la cause de cette impossibilité pour mieux la combattre, — dit Céranon avec un empressement des plus galants. Qu'est ce qui vous déplaît le plus en moi, est ce mon nom ?  
— Votre nom, monsieur, — répondit Catherine, — est celui d'une honorable famille qui, à tous égards, vaut, certes, celui que nous portons.  
— Est-ce ma position qui n'est pas suivant votre goût ?  
— Votre position est magnifique, monsieur ! bien supérieure à celle de mon père, et c'est précisément la splendeur de cette triple position de maître des requêtes au Parlement de Paris, de secrétaire intime de Son

Altesse le duc de Lorraine, de conseiller de robe courte au grand conseil du roi, qui me donne le courage de vous parler comme je le fais.  
— De dire que vous ne m'aimez pas ?  
— Oui, monsieur.  
— Préférez-vous, mademoiselle, que je fusse un homme d'épée ?  
— Je ne sais, monsieur, — répondit Catherine en hésitant un peu.  
— Est-ce ma personne, alors, qui a le tort de vous déplaire ?  
— Monsieur de Céranon, — dit vivement Catherine, — laissez-moi être franche. Rien ne me déplaît en vous, mais je ne vous aime pas !  
— Pourquoi ?  
— Parce que je ne vous aime pas... comme je crois qu'il faudrait vous aimer pour être heureuse du choix que vous avez daigné faire. Lorsque vous avez donné à mon père des preuves si grandes d'affection pour lui, et d'amitié serviable, j'ai ressenti pour vous un profond sentiment de reconnaissance... et ce sentiment a duré... jusqu'à l'heure où vous avez fait comprendre à mon père qu'il ne pou-

vait me laisser libre de refuser votre main...  
— Ah ! vous vous rappelez ?  
— Tout !  
De Céranon s'inclina :  
— La mémoire est une belle chose ! dit-il.  
Puis après un silence :  
— Permettez moi d'espérer que cet amour viendra, — reprit-il.  
Catherine fit un geste négatif.  
— Ainsi, vous ne m'aimez jamais ?  
— Jamais, monsieur !  
— De sorte que, selon vous, que devrais je faire ?  
— Renoncer à cette union !  
— C'est impossible !  
— Pourquoi ?  
— Parce que je vous aime et que si vous dites ne pas m'aider, j'ai l'espoir que l'avenir vous fera changer...  
Catherine écarquilla Céranon sous le poids de son regard dédaigneux.  
— Oh ! — poursuivit le maître des requêtes sans se déconcerter, — je ne parle pas par fatuité ! Mademoiselle, je ferai tout pour vous entourer de bonheur ; que j'espère, sinon en l'amour, du moins dans une affection

sincère.  
— Monsieur ? répondit Catherine, il y a cinq jours je ne vous eusse pas parlé ainsi, mais depuis l'instant où je vous ai entendu menacer mon père du courroux du duc de Lorraine, j'ai absolument changé de manière de voir et par suite de manière d'être. Vous voulez m'épouser, soit ! Mais du moins vous saurez qu'en acceptant votre main, je ne l'accepterai que par contrainte et forcée, par amour pour mon père, et vous n'ignorerez point que je ne vous aime pas ?  
— Mais, pourquoi ne pas m'aimer ?  
— Parce que je ne vous aime pas !  
— Vous n'avez pas d'autre motif à me donner ?  
— Pas d'autre... à vous donner.  
— Mais, dit Céranon, il en existe...  
— Cela, monsieur, est un secret qui ne saurait devenir votre.  
— En faisant cette réponse assez claire dans son obscurité, Catherine soutint sans tressaillir le regard inquisiteur du maître des requêtes.  
Céranon sourit doucement.  
— Vous ne m'aimez pas, dit-il, et vous dites que vous ne pourriez m'aimer parce que vous croyez, dans votre inexpérience, que...  
— Je crois ce qu'il faut que je croie, monsieur ! interrompit brusquement Catherine.  
— Alors, croyez à ce qui est : je vous aime.  
— Vous ?  
— Je vous aime, je vous le répète, de toute la force et de toute la puissance de mon âme et de mon cœur ! Catherine fit un geste écrasant.  
— Dites donc, s'écria-telle, que vous m'aimez de toute la puissance de votre intérêt.  
— Comment ? s'écria le maître des requêtes.  
— Monsieur de Céranon ! reprit Catherine, soyez certain que je ne suis point votre dupe !  
— Dupe ! vous ! Que voulez-vous dire ?  
— Je vais m'expliquer ! D'ailleurs, ainsi que je vous l'ai dit, dans la situation où nous sommes tous deux, la franchise doit être sans limites :  
"Monsieur de Céranon, je vous ai compris, parfaitement compris, j'ai deviné ce qui se passait en vous et je sais ce que vous rêvez. Ce que vous aimez en moi, ce n'est pas moi, c'est la jeune fille pauvre que vous voulez enlôcher ! L'affection que vous avez affichée pour mon père a été le prétexte de donations que vous avez fait faire en sa faveur et qui toutes doivent revenir au gendre de M. de Lespays. Est-ce vrai, cela, monsieur ?  
— Quand cela serait, mademoiselle, quel reproche auriez-vous à m'adresser ? Cette fortune que vous m'accusez de chercher à amasser, n'en profiteriez-vous pas comme moi ?

—Ce que je demande, monsieur, c'est que cette fortune qui n'appartient qu'à vous seul, vous la gardiez pour vous seul. Reprenez toutes ces donations que vous avez fait faire en faveur de mon père...

—Ce que vous me demandez là est impossible, mademoiselle!

—Pourquoi?

—Parce que je vous aime!

—Monsieur!

—Oui! je vous aime, je vous l'ai dit et je vous le répéterai jusqu'à l'heure où vous le croirez! Je vous aime Catherine; et cet amour s'éveille dans mon cœur la jalousie la plus violente! Je vous aime à mieux aimer vous voir mourir qu'appartenir à un autre! Si vous m'infligiez la torture de me repousser et d'épouser un autre homme je vous rendrais, moi, torture pour torture! Vous avez entendu ce que je disais à M. de Lespars?

Taisez-vous! dit Catherine. Torturez-moi, mais ne torturez pas mon père!

—L'amour ne raisonne pas, et je vous aime!

—Monsieur! s'écria Catherine. Pais changeant de ton brusquement:

—Ainsi, dit-elle, les menaces que vous avez osé faire à mon père ne seraient pas vaines, et si je refusais de devenir votre femme, vous lui feriez supporter la colère du duc?

—Oui, car le duc de Lorraine a en moi toute confiance, car il ne peut rien faire sans moi et il fera tout ce que je voudrai qu'il fasse! Allons Catherine, il faut vous résoudre et ne pas refuser plus longtemps de suivre la voie heureuse qui s'ouvre devant vous. Vous serez riche, puissante, honorée, fêtée, enviée, adorée. Que pouvez-vous désirer de plus?

—Épouser l'homme que j'aime, et non celui que je n'aime pas!

Céranon haussa les épaules.

—Il est inutile de disputer plus longtemps, dit-il avec une affectation de froideur provocante, la situation est simple pour vous: d'un côté le bonheur, la richesse, les splendeurs; de l'autre la douleur, la pauvreté, l'abandon!

—Donc, dit Catherine, je serai votre femme?

—Oui, dit-il d'une voix rauque et sonore, vous serez ma femme!

Catherine frissonna.

—Votre femme! reprit elle.

—Oui.

—Vous me contraindrez?

—Oui.

—Oh! je vous croyais moins infâme!

—Je vous aime!

—Et moi je vous hais.

—Tu seras à moi! s'écria Céranon avec une rage folle.

—Misérable! dit Catherine.

Céranon s'avança vers elle:

—Tu seras ma femme, reprit-il. Je le veux! cela sera, et dussé-je employer la plus odieuse violence...

—Monsieur! dit Catherine en se relevant à son tour, prenez garde! Vous osez menacer une femme!

La jeune fille était demeurée les bras tendus, la tête rejetée en arrière, dans une attitude pleine de grandeur et de dignité.

La nuit, qui descendait rapidement plongeait le salon dans une pénombre obscure.

Un silence profond régna...

—Menacer une femme! répéta une voix vibrante. Et qui donc aurait une parole audace, ici, dans le palais du roi!

Et la silhouette d'un homme de haute taille se dessina dans la dominante.

De Céranon fit un pas en arrière:

—Le duc de Lorraine! murmura-t-il.

(A continuer)

John Cameron et F. Q. Morrison favorisés de la Fortune.—MM. John Cameron et J. Q. Morrison, étaient les heureux propriétaires du cinquième de billet No. 48,954, qui a tiré le prix de \$25,000 à la Loterie de l'Etat de la Louisiane, au tirage du 14 juillet ce fait, fait taire ceux qui criaient à la fraude, car ces deux messieurs sont trop connus pour pouvoir être soupçonnés de tromper le public. Le fait est, qu'ils avaient ce billet et que leur gain leur a été payé immédiatement et nos bons amis se promènent aujourd'hui la figure rayonnante par leur bonne fortune.—Wichita Falls (Tex.) Herald & Advt.



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous mois.

Annonces: Première insertion, 10 centimes par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD, Boite 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 19 Septembre 1885.

L'ASCENSEUR DU MONT-ROYAL

Les petits chars à la ficelle fonctionnent régulièrement depuis huit jours, et l'inauguration de ces nouveaux véhicules a fourni aux Gros-Ventres l'occasion de se rendre une fois de plus utiles à leur ville natale. Il ne s'agissait rien moins que d'éprouver la solidité des câbles qui les font mouvoir, et le comité pensa fort judicieusement que si l'appareil résistait au poids de cinq Gros-Ventres, les 150,000 habitants de Montréal pouvaient en toutes sécuirité se lancer sur cette nouvelle échelle de Jacob. Les grds-ventres convoqués samedi dernier sont donc partis, bannières en tête et leur président Maxime Parents sur le flanc. La petite troupe est arrivée suant, soufflant et le reste, au pied de la montagne. Le Président et les quatre membres qui ont remporté les premiers prix de volume au dernier concours ont pris place dans le wagon; mais le mécanicien ayant déclaré qu'il manquait encore quelques centaines de livres pour que l'expérience soit décisive, le président demanda qu'un demi-membre voulut bien se détacher du reste du corps, et notre collègue Sauvalle, qui prend des proportions considérables depuis qu'il n'a plus à subir les durs travaux de son ancien métier de Brrrigand mexicain, a pris place d'un air modeste, au milieu de ses nouveaux cosociétaires. La machine a été mise en mouvement et malgré l'énorme poids, les voyageurs sont arrivés sans accident au sommet de la montagne. Pendant la durée de l'ascension le pianiste ordinaire de Rabat, Dubernet, a joué sur un orgue de Barbarie le Grand air de Lucie:

Re tournez au ciel célestes créatures

La descente s'est opérée avec le même succès, et le soir les salons du club des Gros Ventres furent illuminés à Giorino pour une fête et l'entrée de Sauvalle saluée par le chant d'initiation des Gros Ventres:

Digne l'homme est d'intrare dans l'groeso corpo nostro. La fête s'est terminée par une danse... légère. Le pas du boeuf de mauvaise humeur, exécuté par un reporter de la Minerve a fait tressaillir d'aise les vastes abdomens présents à cette touchante cérémonie.

SERVICE TELEGRAPHIQUE

DU "CANARD"

Transmises par votre pigeon voyageur.

PROCÈS DE RICHARDSON.

Régina, 14..... 188... —Aujourd'hui a commencé le procès du trop célèbre Richardson, dont le procès sera conduit devant le chef de la justice du N.-O. L'accusé a comparu devant la cour d'une façon pitoyable, les yeux hagards, les lèvres sèches, on comprend rien qu'en le voyant que le remords l'accable.

Après une longue discussion et des récusations nombreuses le jury est choisi comme suit: Poundmaker, chef du jury, Gros-Ours, Dumas, Dumais, One Arrow et l'Homme Maigre sont les jurés choisis malgré les efforts de la défense. On s'attend à de curieuses révélations au cours du procès, dont les plus intéressantes seront la correspondance du prisonnier et du Sire MacDonald dont le jugement suivra celui de Richardson.— On attend les détails des débats par le prochain pigeon.

LA GUERRE HISPANO-ALLEMANDE.

Madrid, 14 sept. 188...—On mande de cette ville que la guerre entre l'Espagne et l'Allemagne, est terminée par la prise de Berlin. Le roi Alphonse a fait son entrée dans cette ville traînant derrière son char Guillaume et Bismarok; ce dernier est devenu subitement enragé pendant la marche; on a dû le confier au dompteur Bidel, qui promet de le remettre à la raison.

LES DÉLÉGUÉS AU HAVRE.

Le Havre, 18. — On annonce l'arrivée en cette ville des délégués français qui ont visité le Canada; deux de ces messieurs qui ont lu pendant la route la collection des faits-divers de l'Étendard, sont gravement malades des suites de cet accès. Pat. O'Reilly qui les accompagne a complètement oublié le français pendant la route. Le préfet du Havre l'ayant prié de haranguer la foule qui était venue les recevoir, notre illustre ami a prononcé, dans le plus pur Shakespeare, un speech aussi vivement applaudi qu'il était peu compris.



DANS LES CHARS Un monsieur économe

NOUVELLES DE LA SEMAINE

EFFETS PERNICIEUX DE LA VACCINE

La variole qui sévit en ce moment à Montréal a forcé le Canard à augmenter son personnel et à envoyer un reporter spécial prendre des informations précises auprès des malades et des vaccinés. Nos lecteurs n'ont rien à craindre cependant, la prose malsaine de cet agent est désinfectée avant d'être imprimée et le journal lui-même subit une triple fumigation avant d'être délivré au lecteur. Notre reporter à la piste de renseignements se trouvait dernièrement dans un barroom où il entendit la conversation suivante, qui prouve bien que la vaccine est aussi terrible que l'épidémie elle-même:

—Es-tu vacciné, toi? —Moi? Oh non! jamais! mon cher, je ne crois pas à ces bêtises-là, moi! d'autant plus que mon frère qui s'était fait vacciné est mort quatre mois plus tard!

—Bah! de la variole. —Non... d'un accident de chemin de fer Et un autre cas bien plus élatant encore: Nicolas que tu connais avait fait vacciner toute sa famille; quinze jours après et malgré le vaccin qui avait très bien pris, Pierre, son plus jeune fils est mort... il était tombé d'un deuxième étage sur le pavé. Allez donc vous faire vacciner après ça à quoi ça sert-il alors?... à tuer ces gens plus vite.

UN SOUPER PANTAGRUELIQUE

On nous reproche chaque jour les cuirs dont nous émaillons nos discours, nos écrits; hélas mes amis si vous aviez accompagné le canard samedi au Sault-au-Récollet, on vous eût, comme lui, fait cuire. Pour ne pas vous faire languir, voici la chose en peu de mots; les commis-marchands de cuirs avaient fait cuire chez Pélouquin, des dessous de cuir, dont je me pourlécho encore les babines. Des voitures en cuir avaient transporté tout ces cuir.....(si j'étais la Minerve, je dirais cuirassiers) chez l'ami Pélouquin. Le menu, de circonstance, comprenait un potage aux rognures de cuir, doré flanqué de fausses semelles collées, des langues de guêtres de cuir, des boîtes malouines, claques fraîches (hâtons nous de constater que personne n'en a regu, quoique Pélouquin en ait donné à tout le monde), etc., etc. Mais le menu n'est rien; le tour de force c'est que parmi les dix ou douze orateurs qui ont bu à dix ou douze santés chacun, on n'a parlé que de cuir sans en faire, et ce tour de force accompli, de l'air le plus naturelle du monde, chacun s'en fût sans se plaindre d'avoir été tanné. Le trait du Partho a été lancé par un anglais qui a déclaré le menu de ce balhazar intime very queer.

DE PLUS EN PLUS FORT

Les Carriers du côté de St Louis, et de Mile-End, viennent de faire un magnifique don à la cathédrale.

Les membres influents de la compagnie anglaise se sont piqués au jeu et ne veulent pas être surpassés par les canayens. Savez vous ce qu'il vont faire. Ils ont immédiatement ouvert une souscription pour l'achat de 211,987 blocs de campbre qui seront destinés à construire un palais qui formera pendant au palais de glace. Ces messieurs sentent le besoin d'un puissant désinfectant.

On parle d'installer dans ce palais les bureaux d'un nouveau journal. "La Grosse Caisse" organe des salvationnistes, qui y tiendront leurs séances.

UN NOUVEAU SUPPLÉMENT TRÈS LITTÉRAIRE

"Le Monde" pour conserver encore cet éclat emprunté dont il est sein... etc va augmenter son édition hebdomadaire de plusieurs feuillets. La matière n'étant pas ce qui manque au bureau de la rédaction; des colonnes spéciales seront dédiées: à l'art culinaire sous la rédaction du grand chef des Beni — bouf — toujours; à la musique sous la direction de la première caisse, des salvationnistes; à la peinture, par l'abbé Chabert; à la danse par le premier chorégraphe des gros ventres; à la mode par une dame de Caen; eto, chaque numéro sera accompagné d'une jolie découpeur à jour exécutée par les deux rats qui ornent la devanture de la boutique. Le prix du numéro, un centin. Les abonnés d'un an auront droit à l'édition quotidienne et à un souvenir du Nord-Ouest.

Le tout pour un centin; qu'on se le dise! N. B. Ce journal ne sera pas en vente aux bureaux du Canard.

COUACS

Entre bohèmes: —Réponds-moi franchement. Que ferais-tu si tu trouvais vingt mille francs en bons billets de banque? —Moi!... je ferais afficher immédiatement cinq cents francs de récompense pour celui qui les aurait perdus!...

Une jolie pensée: Quand on veut plaire dans le monde, il faut se résoudre à se laisser apprendre beaucoup de choses par gens qui les ignorent.

Un monsieur saute dans un fiacre —Marchez rondement, dit-il au cocher, je suis pressé. —Où est ce que monsieur va? —Ça ne vous regarde pas!

Entendu dans une soirée bourgeois:

—Vous avez un frère, monsieur? —Oui, madame, j'en ai un. —Un seul? —Mais oui, madame... —C'est étonnant! Je fis dernièrement la même question à mademoiselle votre sœur, qui me répondit qu'elle en avait deux.

Par trente-cinq degrés à l'ombre: Un gamin considérait sur les boulevards un Anglais armé d'un appendice nasal énorme, rapalant vaguement l'éperon d'un cuirassé d'escadre.

—Dis donc, Mimile, crie le gamin à un camarade: est il veinard c't'Anglichie il n'a qu'à se mettre le nez au soleil, et v'là tout son corps à l'ombre!

X... voit venir de loin un des plus célèbres raseurs du boulevard.

—Il presse le pas. Le raseur s'approche malgré cette manœuvre: —Comment vas-tu! —Très vite.

Dans un lycée de jeunes filles.

Le professeur faisant sa leçon épitolaire, dit: —Le grand art, c'est d'écrire comme on parle.

—Alors, monsieur, répond une écolière, quand on parle du nez?...

—Ne vous livrez pas au désespoir, mon cher disait une mère à son fils, qui était apothicaire, mais reposez-vous sur l'espérance.

L'espérance, s'écria le fils, l'espérance est la médecine patentée de la vie, et tout le monde est trompé. Il n'en est pas de même des cigares et des pipes de Nathan. Il vend bon et à bon marché, en gros et en détail, No 71 rue St Laurent et 1916 rue Notre Dame.—jno

—Papa, qu'est-ce que cela veut dire: les fils des Croisés?

—Mon fils, répondit M. Prudhomme avec solennité, ou désigne par cette expression ceux dont les ancêtres se sont battus anciennement contre la Porte.

Quel est l'objet qu'on recherche le plus lorsqu'on s'en dégoûte?

—Je cherche et je ne trouve pas. —Hé! c'est un parapluie auquel on s'empresse d'avoir recours dès qu'on sent des gouttes.

Cinq-Scier, dont l'épouse est malade, rentrait hier chez lui lorsqu'il aperçut, au pied de l'escalier, gisant ivre-morte, la vieille femme chargée de la veiller. Il la hisse sur son épau-le et se met en devoir de monter avec son peu précieux fardeau.

—Que fais-tu donc? lui cria un ami survenant derrière lui.

—Hé! tu le vois, mon cher, je... monte la garde.

Un monsieur se présente au guichet d'une station de chemin de fer:

—A quelle heure passe le train pour la Nouvelle-Orléans?

—A cinq heures 40.

—Il n'y en a pas avant?

—Non, ils sont tous à vapeur.

Guibollard cause avec un ami:

—Une fois déshabillé et au lit, je bois un demi verre d'eau, et je m'endors par dessus. C'est un travers...

—Un travers sain, répond Fami-

La scène se passe chez un dentiste... gascon :

**Le client.** — Monsieur, vous m'avez posé un râtelier...

**Le dentiste.** — Je le sais.

**Le client.** — Vous m'avez promis que ce serait absolument comme des dents naturelles.

**Le dentiste.** — Sans doute.

**Le client.** — Or, vos fausses dents me font horriblement souffrir.

**Le dentiste.** — (avec conviction.) Eh bien !... Elles n'en imitent que mieux la nature !

Qu'est-ce qui ressemble le plus à un clou.

— C'est celui qui souscrit à une compagnie par actions, parce qu'il se laisse souvent enfoncer.

Bob à sa mère :

— Alors, au commencement, Adam était tout seul sur la terre, dit maman ?

— Oui, bébé.

Pauvre homme !... Et il n'avait pas pour des voleurs, dis ?

A l'école :

— Jeune Balandard, pouvez-vous me dire d'où sortent les poules ?

— Des coufs !

— Et les coufs ?

— De chez le fruitier !

Gascons et Marseillais.

Ils sont plusieurs qui discutent sur la longévité.

— Moi, j'ai un oncle qui est mort à cent cinq ans !

— Penh ! mon grand-père est mort à cent quinze ans !

— Oh ! la ! la ! mon oncle paternel n'a trépassé qu'à cent quarante-cinq ans !

Un des Marseillais, véritablement humilié :

— Eh bien, moi, messieurs, dans ma famille... personne n'est encore mort !

Le célèbre guérisseur sauvage, M. Georges Tucker, qui réside actuellement au No. 86, rue St. Laurent, Montréal est originaire de Trois-Rivières.

Son grand père Robert Tucker d'origine anglaise était marié à Louise Cadorette. Sa mère était Elmire De Niverville qui est maintenant âgée de 92 ans, petite fille des De Niverville autre fois seigneurs des Trois-Rivières et son père Edmond Tucker qui fut pendant près de 15 années geolier de la prison des Trois-Rivières.

M. Tucker est parti très jeune de Trois-Rivières et après de nombreux voyages dans les pays lointains il revint se fixer au Canada comme guérisseur sauvage et c'est comme tel qu'il s'est acquis une célébrité et une renommée qui font que c'est à peine si M. Tucker peut répondre à tous ceux qui réclament ses services précieux à son domicile.

Nous parlerons dans nos prochains numéros des remèdes sauvages de Geo Tucker, qui ont l'assertion de plusieurs personnes éminentes, sont sans rivaux et devront se trouver dans toutes les familles.

Dans un cercle d'une ville de province on critiquait la vigueur d'un habitué, M. X... Celui-ci dit au comte de B...

— Je parie de vous porter sur mes épaules d'une extrémité à l'autre de la Grande-Rue sans m'arrêter et en allant toujours au pas de course.

Le pari est accepté et fixé à mille francs.

X..., le comte et les témoins sont rendus au cercle à l'heure dite, deux heures de l'après-midi.

— Le cheval est prêt, dit X...; que le cavalier se prépare.

— Je suis prêt, dit le comte.

— Pas tout à fait, il faut d'abord que vous étiez votre paletot.

— A quoi bon ?

— Je me suis engagé à vous porter mais non pas votre paletot qui ajouterait du poids. Il est juste que je me tienne à la lettre du pari.

— Soit me voilà sans habit. Partons !

— Pas encore; maintenant, ôtez vos bottes.

— Les bottes aussi ?

— Fort bien ! A présent dépouillez-vous de votre gilet, de votre cravate, de votre...

— Ah ! c'en est trop ! dit le comte; je ne saurais plus où mettre mes mains; j'ai perdu.



COLLECS Nouveau procédé galant adopté par le C. P. R. pour éviter aux voyageuses des étreintes trop dures.

UN SOUVENIR DE PECHE

“ Dans une jolie page de son livre : *La vie à la campagne*, M. le marquis de Cherville raconte qu'un professeur de pêche fort à la mode, sous Louis Philippe, était surtout de première force pour lancer l'épervier. Le roi voulut donner ce professeur, nommé Krésez, à ses fils, malgré les fréquentes incartades de langage qu'on lui signalait. Un jour, le duc d'Orléans, ayant longtemps jeté son filet sur les gazons des pelouses voulut s'essayer sur la rivière *in anima vili*. La famille royale avait été conviée à juger du progrès du noble élève. Le duc d'Orléans apprêtait son engin assez maladroitement, paralysé qu'il était par l'émotion; il s'agissait de prouver son adresse et sa grâce; malheureusement, il entendait les sourds grognement de son maître, qui ne ménageait pas ses expressions.

— Maladroit, fichu maladroit, ce n'est pas ça du tout ! ”

Le prince riait si fort qu'il jeta l'épervier d'une façon déplorable.

— Décidément, s'écria le professeur, furieux de la maladresse de son élève, voulez-vous que je vous dise ? Vous ne serez jamais plus adroit de vos mains qu'un chien de sa queue. ”

RIRE JAUNE

Il paraît que l'ambassadeur de Chine à Washington a reçu dernièrement par la poste en l'absence de son interprète, une feuille de papier jaune, couverte de caractères inintelligibles pour lui. Néanmoins, il se mit à jeter les hauts cris et ordonna que l'on fit, sans retard, les préparatifs nécessaires pour exprimer au gouvernement des Etats-Unis les condoléances de l'ambassade chinoise.

L'ambassadeur s'imaginait que la feuille qu'il venait de recevoir ne pouvait être qu'une lettre de faire-part annonçant le décès du général Grant, c'est, en effet, sur une feuille de papier jaune que l'on imprime en Chine, la communication annonçant la mort du chef de l'Etat.

L'ambassadeur échangea sa robe bleue contre une autre de couleur jaune et poussa, avec son entourage, des hurlements de douleur probablement plus bruyants que sincères. Cette comédie dura, puis cinq heures, lors que l'interprète rentra et ayant pris connaissance du contenu de la feuille jaune, apprit à l'ambassadeur stupéfait que ce n'était là que la facture de la compagnie du gaz qui réclamait son dû.

C'est peut-être de l'usage chinois qu'est venue la locution : rire jaune !

COUACS.

Une anecdote sur Watteau :

Il connaissait depuis longtemps le curé de Nogent, le prenait pour modèle dans ses tableaux, quand il représentait le personnage peu noble de *Gilles*. A son lit de mort, il crut devoir en demander pardon au curé; et comme celui-ci présentait à Watteau un crucifix, le grand artiste, quoique moribond, le considéra, et le trouva si mal sculpté qu'il dit : “ Otez-moi ce crucifix, comment un artiste a-t-il pu rendre si mal les traits d'un Dieu ! ”

Dictionnaire :

Condamné. — Un homme pour qui l'on a toujours des égards. Car jamais il n'est exécuté sans avoir été “ prévenu. ”

La dernière fumisterie de Quillebois :

— Je suppose, disait-il à un ami que tu n'aies chez toi qu'un canard et que tu veuilles pourtant mettre la poule au pot...

Comment ferais-tu ?

— Qu'est-ce encore que cette blague-là !

— Eh bien, tu ferais peur au canard... et il aurait la chair de poule !

Une anecdote, où le Pape tient le rôle principal, est ainsi racontée par la *France*. Il s'agit d'un diplomate américain qui représente à la fois quatre petits Etats de l'Amérique du Sud; son traitement, je le suppose, est le produit d'une cotisation.

En sa quadruple qualité, notre diplomate a bientôt été chamarré de tous les ordres pontificaux.

Or, un jour, à l'occasion de la signature de je ne sais quel acte diplomatique, le Pape se trouva dans l'obligation, pour se conformer à l'usage, de lui octroyer une nouvelle distinction.

Mais laquelle choisir ? Il les avait toutes.

— Donnez-lui, lui dit le Saint Père, une tabatière avec mon portrait.

L'ordre fut exécuté et le ministre reçut une boîte à tabac en or, portant au centre le portrait du Pape en médaillon. Que fait notre diplomate ? Il détache le médaillon, y attache un cordon de fantaisie et se le suspend au cou pour aller remercier le Pontife. De sa propre autorité, il avait ainsi créé un nouvel ordre.

A quelques mois de là, nouvel acte diplomatique, nouvelle distinction à accorder.

— Cette fois, dit Léon XIII, on lui fera cadeau d'une table en marbre... nous verrons bien s'il se l'accroche au cou.

Un jour le général Decaen, lorsqu'il n'était encore qu'aide-de-camp de son frère, fut arrêté par le gendarmier, en se rendant à l'armée.

— Comment vous nommez-vous lui demanda le brigadier.

- Decaen.
- D'où êtes-vous ?
- De Caen.
- D'où venez-vous ?
- De Caen.
- Qu'êtes-vous ?
- Ai-dede-camp.
- De qui ?
- Du général Decaen.
- Où allez-vous ?
- Au camp.
- Oh ! oh ! dit le brigadier qui était un faiseur de calembours, il y a trop de camp dans votre affaire; je vous arrête et vous coucherez sur le lit de camp.

Un individu prévenu d'esroquerie, et se prétendant homme de lettres, se défendait ainsi :

— On dit, messieurs, que je ne vis que d'expédients; je proteste contre cette allégation; je vis de la vente de mes ouvrages. Je ne suis pas le premier venu; j'ai été traduit trois fois en anglais, deux fois en allemand.

M. le président. — Et quatre fois en polie correctionnelle !

On a conté une charmante anecdote, qui déjà date de plusieurs années, à propos des ouvriers de Paris.

Nous sommes chez une princesse; au nombre des personnes se trouve un diplomate allemand.

— Rien n'est impossible aux ouvriers français, disait la princesse. De rien ils font quelque chose, et de quelque chose ils font tout.

Le diplomate se recroie :

— Tenez, princesse, dit-il, on arrachant un des rares cheveux de sa tête-chauve, je parle que vos ouvriers si habiles soient-ils, ne pourront jamais rien faire de ce cheveu.

— Vous vous trompez, répond la princesse, et je m'engage, dans huit jours à vous prouver le contraire.

La princesse porta le cheveu chez son bijoutier, qui, huit jours après, lui rapportait l'étrange bijou que voici : un vautour tenant le cheveu dans son bec et à chaque extrémité du cheveu, l'image de l'Alsace et de la Lorraine, reliées par une sorte de banderole où ces mots étaient écrits; “ Votre conquête ne tient qu'à un cheveu. ”

Je ne sais si le diplomate trouva le bijou de son goût; mais ce que je sais, c'est que, si pareille aventure se reproduisait, ce n'est pas aux ouvriers français qu'il faudrait porter des cheveux de diplomate, mais aux ouvriers de Berlin.

Aphorisme :

Un homme d'esprit peut dire des bêtises. Pour lui c'est un droit.

Pour un imbecille, c'est un devoir.

Et l'on peut dire que les rédacteurs de l'*Etendard* s'acquittent religieusement de ce devoir.

Conte oriental.

Sentant venir sa dernière heure, un vieux Turc dit à sa femme :

— Mets ta plus belle robe tes plus belles pierreries, tes plus beaux bijoux.

— Et pourquoi, mon ami ?

— Parce que, en te voyant si belle la Mort aimera peut-être mieux te prendre à ma place !

Deux collégiens sont en train de causer :

— Moi, je regrette de ne pas être né sous le règne de Pharamond...

— Pourquoi ?

— Parce que je ne serais pas obligé d'étudier le reste de l'histoire de France.

Les enseignes bizarres :

Plusieurs générations ont ri de la fameuse enseigne :

BAINS A SIX SOUS

Pour dames à fond de bois.

Cette enseigne, qu'on peut retourner de presque autant de façons que le classique “ Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. ” de M. Jourdain, cette enseigne était peut être inventée.

Mais en voici deux dans le même genre et que tout le monde peut admirer en ce moment, dans la bonne ville de Paris.

La première agréments la boutique d'un coiffeur, boulevard Voltaire. On y lit en toutes lettres :

GRANDE LIQUIDATION DE CHEVEUX

Pour dames au rabais.

La seconde, à la porte d'un déballage d'horlogerie, en plein boulevard des Italiens, est ainsi conçue :

MONTRES POUR JEUNES PERSONNES

A régulateur

Fragment de conversation :

— Vous étiez le neveu de M. Charles ?

— Oui.

— Il est mort il y a six mois ?

— A peu près

— Il vous a beaucoup intéressé ?

— Il m'a laissé sans souci.

— C'est tout ?

— C'est tout.

Un peintre marseillais disait dernièrement :

— Quand un peintre vous dit : J'ai du talent..., vous pouvez être certain qu'il n'en a pas. Mais quand un autre vous dit : Je n'ai pas de talent... vous pouvez être sûr qu'il en est pétri.

Puis il ajoute négligemment :

— Moi, je n'ai pas de talent !

Es-tu content ? Ou l'histoire des nez

A Dewitz, aux environs de Prague, il y avait une fois un fermier, riche et bizarre, qui avait une jolie fille à marier. Les étudiants de Prague (en ce temps-là il y en avait vingt-cinq milles) allaient souvent du côté de Dewitz, et il en est plus d'un qui eût volontiers conduit la charrue pour devenir le gendre du fermier. Mais comment faire ? La première condition que le rusé paysan imposait à chaque nouveau valet était celle-ci : "Je t'engage pour un an, c'est-à-dire jusqu'à ce que le coucou chante le retour du printemps, si d'ici-là tu me dis une seule fois que tu n'es pas content, je te coupe le bout du nez. Du reste, ajoutait-il en riant, je te donne le même droit sur ma personne." Et il faisait comme il avait dit. Prague était rempli d'étudiants aux- quels on avait recollé le bout du nez ce qui n'empêchait pas la cicatrice et encore moins les mauvaises plaisanteries. Revenir de Dewitz défiguré et ridicule, c'était de quoi refroidir la passion.

Un certain Coranda, assez lourd de sa personne, mais froid, fin et rusé ce qui n'est pas un mauvais moyen de faire fortune, voulut tenter l'aventure.

Le fermier l'accueillit avec sa bonhomie ordinaire et, le marché conclu l'envoya aux champs labourer. A l'heure du déjeuner on appela les autres valets, mais on eut soin d'oublier notre homme ; à dîner on fit de même. Coranda ne se troubla point, revint au logis, et tandis que la fermière portait du grain aux poules, il décrocha dans la cuisine un énorme jambon, prit un grand pain dans la huche, et s'en alla aux champs dîner et faire un somme.

Lorsqu'il revint, le soir : — Es-tu content ? lui cria le fermier. — Très content, répondit Coranda ; j'ai mieux diné que vous.

Voici la fermière qui accourt en criant : Au voleur ! et notre homme de rire. Le fermier pâlit.

— Vous n'êtes pas content ? dit Coranda. — Un jambon n'est qu'un jambon, reprit le maître. Je ne me trouble pas pour si peu.

Mais depuis lors on eut soin de ne pas laisser à joun notre étudiant.

Vint le dimanche. Le fermier et sa femme montrèrent en char pour se rendre à l'église, et dirent au prétendu valet :

— Tu soigneras le dîner ; tu mettras dans la marmite ce morceau de viande, et tu y joindras oignons, carottes, oiboules et persil. — Bien, dit Coranda.

Il y avait à la ferme un petit chien mignon qui se nommait Persil. Coranda le tue, le dépouille et le fait bouillir proprement dans le pot-aufeu. Quant la fermière revint, elle appela son favori ; elle ne trouva que la peau sanglante pendue à la forêtre.

— Qu'as-tu fait ? dit-elle à Coranda. — Ce que vous m'avez commandé maîtresse ; j'ai mis oignons, carottes, oiboules et Persil dans la marmite. — Méchant sot ! cria le fermier ; tu as eu le cœur de tuer cette innocente créature qui faisait la joie de la maison ? — Vous n'êtes pas content ? dit Coranda en tirant son couteau de sa poche. — Je ne dis pas cela, reprit le bonhomme. Un chien mort n'est qu'un chien mort.

Et il soupira. Quelque jours plus tard, le fermier et sa femme allèrent au marché. Comme ils se méfiaient de leur terrible valet, ils lui dirent :

— Tu resteras au logis, tu ne te permettras rien de ton chef, tu feras exactement ce que feront les autres. — Bien, dit Coranda.

Il y avait dans la cour un vieil appartement dont le toit menaçait ruine. Vinrent les maçons pour le réparer ; suivant l'usage ils commencèrent par le démolir. Voilà mon Coranda qui prend une échelle et monte sur le toit de la maison qui était tout neuf. Bardeaux, lattes, clous, crampons, il arrache tout et en disperse au vent les débris. Quand le fermier revint la maison était à jour.

— Drôle, s'écria le fermier quel nouveau tour m'as-tu joué ? — Je vous ai obéi maître, reprit Coranda ; vous m'avez dit de faire ce que feraient les autres. Est-ce que vous n'êtes pas content ?

Et il tira son couteau. — Content, dit le fermier, content

pourquoi serais-je mécontent ? Quelques lattes de plus ou de moins ne me ruineront pas.

Et il soupira. Le soir venu, le fermier et sa femme se dirent qu'il était temps d'en finir avec ce diable incarné. Comme c'étaient des gens sensés, ils ne faisaient jamais rien sans consulter leur fille, l'usage étant, en Bohême, que les enfants aient toujours plus d'esprit que les parents.

— Père, dit Hélène je me cacherai de bon matin dans le grand poirier et je ferai le coucou ; tu diras à Coranda que l'année est passée, puisque le coucou chante tu le payeras et tu le renverras. Chose dite, chose faite. Dès le matin, on entendit dans la campagne le cri plaintif de l'oiseau du printemps : Cou-cou, cou cou.

Qui parut surpris ? ce fut le fermier.

— Or çà, mon garçon, dit-il à Coranda, voici la saison nouvelle le coucou chante sur le poirier, là-bas ; viens que je te paye et séparons-nous bons amis.

Un coucou, dit Coranda, je n'ai jamais vu ce bel oiseau.

Il court à l'arbre et le secoue à tour de bras. On entend un cri, et voilà que de l'arbre tombe une jeune fille. Dieu merci, avec plus de peur que de mal.

— Scélérat ! cria le fermier. Vous n'êtes pas content, dit Coranda en tirant son couteau. — Misérable ! tu me tues ma fille et tu veux encore que je sois content ; je suis fou de colère : va-t-en, si tu ne veux périr de ma main. — Je partirai quand je vous aurai coupé le nez, dit Coranda.

J'ai tenu ma parole, touchez la vôtre. — Ho ! dit le fermier en mettant la main devant son visage, tu me laisseras bien racheter mon nez ? — Soit, dit Coranda. — Veux-tu dix moutons ?

— Non. — Deux bœufs ? — Non. — Dix vaches ? — Non, j'aime mieux vous couper le nez.

Et il aiguisa son couteau sur le seuil de la maison.

— Père, dit Hélène, j'ai fait la faute je la réparerai. Coranda, voulez-vous ma main au lieu du nez de mon père ?

— Oui, dit Coranda. — J'y mets une condition, dit la jeune fille ; je prends pour ma part la suite du marché. Le premier de nous qui ne sera pas content en ménage on lui coupe le nez. — Bien, dit Coranda, j'aimerais mieux que ce fût la langue mais, après la noce, on y viendra.

Jamais il n'y eut plus belle noce à Dewitz et jamais on ne vit plus heureux ménage. Coranda et la belle Hélène furent des époux accomplis. Jamais on entendit des plaindre ni le mari ni la femme ; ils s'aimèrent à couteaux tirés, et grâce à leur ingénieux contrat, ils gardèrent pendant une longue union et leur amour et leur nez.

Un député farceur

Un député un peu farceur, appartenant à la région du Nord, était dans un des grands restaurants du boulevard, accompagné de quatre amis, électeurs influents sans doute, qu'il voulait fêter tout particulièrement, car, se penchant à l'oreille du patron de l'établissement :

— Faites soigner le déjeuner, lui dit-il en confiance, j'amène avec moi le chef des cuisiniers de l'empereur de Russie, ce gros monsieur que vous voyez ; il s'y connaît en morceaux délicats, et je lui ai parlé de vous.

Le patron, flatté, descendit immédiatement à l'office. Une demi-heure après, les cinq convives s'extasiaient devant le menu le plus recherché, les mets les plus fins et des vins de l'autre monde. Jamais il n'avaient été à pareil festin.

Quand l'addition fut présentée par le maître d'hôtel, elle était si modeste que le député ne put s'empêcher de lui faire observer qu'il s'était trompé sans doute.

— Nullement, répondit le garçon en souriant c'est le prix des confrères. Les loups ne se mangent pas entre eux.

L'amphitryon, embarrassé, mais n'osant pas avouer la supercherie qu'il avait employée pour obtenir un déjeuner exceptionnellement soigné paya sans rien dire.

Le groupe des cinq était déjà sur le pas de la porte du restaurant lorsque le chef, s'approchant d'eux le

bonnet blanc à la main, leur demanda respectueusement s'ils avaient été satisfaits de leur réponse : enthousiaste, le brave chef s'adressant au gros monsieur :

— Si mon confrère voulait mettre le comble à ma satisfaction, il visiterait ma cuisine. Elle n'est pas aussi grande que celle de l'empereur de Russie, mais j'ose croire qu'elle est aussi bien tenue.

— Que me chantez-vous là ? dit le gros monsieur ahuri, que diable voulez-vous que j'aie fait dans votre cuisine ? Laissez-moi tranquille.

— Vous n'êtes donc pas cuisinier ? — Je suis flâteur.

Tableau ! Là-dessus le patron intervient. Tout s'explique. Le député enfin est obligé d'avouer sa fourberie et, en échange de son addition dite de confrère, d'en solder une autre dite des riches étrangers — et elle était salée.

GRATIFICATIONS

Au restaurant. — Garçon ! — Monsieur.

— Je vois, sur la carte, bordeaux à \$1.25.

— Oui, monsieur.

— Et bordeaux à \$3.00. Quelle différence y a-t-il entre ces vins ?

— Monsieur n'a qu'à soustraire...

Oubli des injures : Bébé tripoté dans un plat de marmolade d'abricots. Survient sa mère, qui lui administre une correction. Par malheur, la main dévie un peu et trempe dans la confiture.

Bébé, malgré la correction n'affecte aucune rancune, saisit le bras de sa mère et lèche la main qui vient de le frapper.

Un samedi. Le train va partir. Un oitoyen s'élançe à la portière d'un wagon.

— Complet ! lui cria-t-on.

— Messieurs, dit-il d'une voix suppliante, il faut absolument que je sois à telle heure à tel endroit ; je vous conjure de me laisser entrer.

Et on le laisse entrer.

Au même instant, un autre voyageur survient adressant la même supplique. On va se serrer un peu pour lui donner asile, quand l'intrus, du ton le plus rogue :

— Ah ! non, par exemple, nous sommes déjà bien assez comme ça ! Absolument authentique.

Hommes débiles et nerveux.

On vous permet de faire un usage gratuit de la célèbre ceinture voltaïque du Dr Dyeneau suspensions électriques attachées pour le soulagement rapide et la guérison permanente de la débilité nerveuse, la perte de la puissance virile et autres désordres de ce genre. On garantit une guérison parfaite. On ne court aucun risque. Pamphlet illustré avec pleines informations, conditions, etc., adressé franco par la maille sur demande à la Voltaic Belt Co., Marshall, Mich.

PREMIER CAPITAL \$75,000. Tickets \$5 seulement, parties en proportion.



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que le tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Commissionaires.

Incorporé en 1868 pour 25 ans par la Législature, pour des fins d'éducation et de charité, avec un Capital de \$1,000,000, auquel a été ajouté depuis un fonds de réserve de plus de \$250,000. Par un vote populaire écrasant ses privilèges deviennent partie de la présente Constitution de l'Etat, adoptée le 2 décembre A. D., 1879.

La seule loterie votée et entouée par le peuple d'aucun état. Ne fait jamais de déduction et ne retarde jamais. Les grands tirages simples ont lieu mensuellement.

OCASION SPLENDIDE DE GAGNER UNE FORTUNE. DIXIEME GRAND TIRAGE, CLASSE K, DANS L'ACADEMIE DE MUSIQUE, A LA NOUVELLE-ORLEANS, MARDI, LE 13 OCTOBRE 1885, 1885ème TIRAGE MENSUEL.

Prix capital - - \$75,000

100,000 BILLETS à cinq piastres chaque. Fraction en cinquièmes en proportion.

Table with 3 columns: Quantity, Price per unit, Total value. Includes categories like 1 Prix Capital de \$75,000, 200,000 BILLETS à cinq piastres, etc.

PRIX APPROXIMATIFS. 500 BILLETS à cinq piastres \$2,500, 1000 BILLETS à cinq piastres \$5,000.

1007 prix s'élevant à \$266,500. Les applications pour prix aux clubs doivent être faites seulement au bureau de la Compagnie, à la Nouvelle-Orléans.

Pour de plus amples informations, écrivez visiblement donnant votre adresse au long. MANDATS DE POSTE. Mandats d'Express, ou change sur New-York dans une lettre ordinaire, BILLETS de banque par Express (Toutes sommes au-dessus de \$5 à nos frais) doivent être adressés

M. A. DAUPHIN, Nouvelle-Orléans, La.

ou à M. A. DAUPHIN, 607 Seventh St., Washington D. C.

Faites les mandats de poste payables et adressez les lettres enregistrées à

NEW-ORLEANS NATIONAL BANK, New-Orléans, La.

OU LOUISIANA NATIONAL BANK, New-Orléans, La.

STATE NATIONAL BANK, New-Orléans, La.

GERMANIA NATIONAL BANK, New-Orléans, La.

Un avocat vient déposer à la barre comme témoin.

Le président se tourne vers lui, et paternellement :

— Voyons, maître Labredonchel, oubliez un instant votre profession et dites-nous la vérité.

LA CONSOMPTION GUERIE.

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consomption, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toute les Affections des Proums et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Debilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses : après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Prouvé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Expédié par la poste si on adresse avec un timbre nommant ce journal, W. A. Noyes, 149 Power's Block Rochester, N. Y.—21

Compagnie de Navigation de Longueuil



Elm-Wood Grove [LONGUE-POINTE]

Le splendide vapeur MONTARVILLE, ou sur autre vapeur, fera le service quotidien, si le temps le permet et jusqu'à avis contraire, du quai Jacques-Cartier tous les jours de la semaine à 10 h. a. m. et à 2 p. m. Retour à 6 heures. Le dimanche : 11, 2 et 3 heures. Retour à 6 et 6 heures. Prix du passage, aller et retour : 10 cts ; enfants avec leurs parents, 5 cts, excepté certains jours qui seront réservés pour des plumes-bleues et qui seront annoncés dans les journaux. Repas servis chauds à Elm-Wood Grove aux prix de la ville. GAYT. BOURDON, Gérant.

LOUIS LARIVE FILS

Marchand de Poissons en gros et en détail.

MARCHE BONSECOURS No 1

Toutes sortes de POISSONS frais et salés.

Importations quotidiennes et spéciales pour COMMUNAUTES, RESTAURANTS, HOTELS, Etc.

TELEPHONE 663

Effets livrés à domicile gratis. Montréal, 23 mai 1884.—34

AVIS AUX MERES

Si votre sommeil est troublé la nuit par les pleurs et les cris d'un enfant qui souffre de sa dentition, hâtez-vous de vous procurer une bouteille du "Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants. Son efficacité est sans égale, et votre petit malade sera soulagé immédiatement.

Ayez confiance, ô mères, ce remède est infail- lible. Il guérit la dysenterie et la diarrhée, régularise l'estomac et les intestins, fait disparaître les coliques, adoucit les humeurs, réduit les inflammations, et donne une énergie nouvelle à tout le système en général.

Le "Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants" est agréable au goût et est préparé d'après la prescription d'une des plus grandes célébrités médicales parmi les femmes des Etats-Unis. — Il est en vente chez tous les pharmaciens, dans le monde entier. Prix 25 cts. la bouteille.

NOUVELLE INTERESSANTE. AUX MENAGERS. INVENTION UTILE. HOVER SOFA-LIT BREVETE.



Breveté en France, Angleterre, Etats-Unis et Canada. Un Lit Parfait. Un Sofa Elegant. Comme Sofa. Comme Lit.

N'a ni pieds ajustés, ni supports factices, ni tirettes ou autres ajoutés qui dans d'autres canapés à lits occasionnent tant de dérangements et manquent de solidité et de confort, possède une place aménagée à l'intérieur pour mettre tout le nécessaire à faire le lit :

Tous déclarent l'invention admirable. Le sofa-lit Hover est un lit complet, combinant un matelas en crin, avec un matelas de 48 à 60 ressorts.

Le sofa-lit Hover est un sofa de salon, en soyer noir, solide, élégant et moelleux. LE SOFA-LIT HOVER est indispensable dans toute maison où une chambre d'étrangers fait défaut ; en cinq minutes on peut monter un excellent lit dans la pièce où le Hover sofa-lit se trouve placé.

LE SOFA-LIT HOVER est le desideratum de toutes les personnes qui ne s'occupent qu'une seule pièce. A l'aide de ce meuble elles possèdent un salon ou une chambre à coucher.

LE SOFA-LIT HOVER est une trouvaille pour les familles qui vont en villégiature ; inutile de déménager les lits encombrants à leurs accessoires. (Le sofa-lit se compose de cinq pièces, s'ajustant comme les couchettes ordinaires et démonté il prend peu de place.) Nous recommandons à toute personne qui désire acheter un sofa-lit Hover de nous laisser leur commande maintenant, et ainsi s'éviter tout retard à l'époque de la livraison.

Prix de \$20 à \$75. Conditions faciles et avantageuses. S'ADRESSER AUX ATELIERS DE LA

Compagnie Universelle des Commodes-Cabinets

30 Rue St Sacrement, Coin de la Rue St Nicholas.